

« **L'ESPRIT DU JUDAÏSME** » (Hegel et la question juive)

suivi de *Le Génocide juif et l'Allemagne*

" *Le Dieu juif n'existe que pour la pensée, ce qui contraste avec la limitation à la nation.*"<sup>1</sup>

" Après Auschwitz ", pour reprendre l'expression de Th. Adorno -à laquelle les écrivains (R. Antelme, *L'Espèce humaine* ; P. Levi, *Si c'est un homme* ; Ch. Delbo, *Auschwitz et après*) et le poète (L. Aragon, *Auschwitz !* in *Le Musée Grévin* et *Chanson pour oublier Dachau* in *Le Nouveau Crève-Cœur*) apportent le plus catégorique des démentis-, est-il encore possible de parler objectivement de la question juive ? Il est permis d'en douter : car si le « délire » antisémite a engendré hier l'« horreur » que l'on sait, le militantisme juidaïque qui (se) nourrit (de) ce dernier, rend suspecte toute tentative de compréhension du Judaïsme qui ne se confondrait pas avec une pure et simple apologétique ou la compassion béate. C'est pourtant cette gageure que nous voudrions ici soutenir, nonobstant le danger d'une telle position. Partant de la lecture hégélienne de la *Bible* (A.T.) -lecture dont l'intérêt réside dans sa littéralité (intégralité)-, nous nous proposons de restituer à la religion juive, et donc au peuple qui s'est tout entier structuré autour d'elle, selon la forte thèse spinoziste du *Traité théologico-politique*, son visage véritable, nullement résumable à " une obscure énigme " (Rosenkranz<sup>2</sup>).

Al'écart des deux visions intéressées et partisans déjà évoquées, l'on verra s'esquisser un portrait autrement plus complexe ou contradictoire, et par là-même réel, du Judaïsme. Or, que la contradiction soit bien la marque de la religion juidaïque, c'est ce qui ressort directement de la coexistence en son sein de deux énoncés majeurs profondément incompatibles et cependant tous deux constitutifs de cette religion.

1. " *Il n'y a qu'un Dieu ... grande proposition de la religion juive* " (Universel).

2. " *D'après l'idée fondamentale commune le peuple juif est le peuple élu* " (Particulier)<sup>3</sup>.

On ne saurait en effet retrancher l'une de ces propositions, comme on ne peut manquer de le tenter, dès lors que l'on est plus sensible à la « cohérence » (rigueur) logique qu'à l'orthodoxie doctrinale, sans saper l'édifice même du Judaïsme.

Historiquement les Juifs furent eux-mêmes confrontés à cette tâche et finirent par résoudre tant bien que mal leur dilemme : les uns en se convertissant à "la Religion universelle" (Spinoza<sup>4</sup>), instituée par Jésus de Nazareth, ou à l'Islam, autre croyance universaliste, rendant adéquats leurs deux dogmes ; d'autres, plus nombreux, accentuèrent au contraire leur particularité, durcissant ainsi la contradiction. Faisant de nécessité vertu, ces derniers ont transformé un défaut (inconséquence) logique en un mérite ou un signe existentiel distinctif, partant ils se targuent d'appartenir à une religion ou, pour le moins et pour ceux qui ont perdu la foi, à une culture absolument exceptionnelle, spécifique ou unique.

Certes un tel contraste se retrouve peu ou prou dans les autres religions anciennes ou modernes, et particulièrement dans les religions monothéistes, du moment qu'elles affirment toutes leur relation à l'Un (Dieu) et qu'en même temps chacune réclame pour soi le privilège d'être l'Unique (véritable) religion. Mais, et la différence est de taille, alors que les autres religions, surtout la religion chrétienne, revendiquent leur «avantage» au nom d'une idéologie de plein droit discutable ou communicable (partageable), et que de surcroît elles assument l'héritage de la religion juive, celle-ci se flatte d'une prérogative de naissance, soit de sang, imperméable à toute rationalisation ; d'où l'exclusion de principe des membres n'appartenant pas à sa nation et le repli rigide de cette dernière sur elle-même.

L'opposition entre l'Universel et le Particulier y prend donc un tour infiniment dur.

*" Contraste merveilleux, dur infiniment, le plus dur même ; d'une part le Dieu universel, du ciel et de la terre, d'autre part la fin et l'œuvre de ce Dieu dans le monde de l'histoire sont si limitées que telle famille seule dispose de cette fin."*<sup>5</sup>

Cela explique et la nécessité et la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de dépasser totalement le Judaïsme, comme en témoigne clairement et abondamment l'Histoire aussi bien passée que récente. Développons tout cela patiemment et en détail.

<sup>1</sup> Toutes les citations de Hegel sont, sauf indication contraire, extraites des traductions françaises chez Vrin : ici *Ph.R.* II. 2. p. 80. Vide égal. O. Pöggeler, *L'interprétation hégél. Judaïsme* in *Études hégél.* (Vrin, 1985)

<sup>2</sup> *Vie de Hegel* p. 156 (Gallimard)

<sup>3</sup> *Ph.R.* pp 19 et 80

<sup>4</sup> *T.T.P.* Préf. p. 613 (Pléiade)

<sup>5</sup> *Ph.R.* p. 69

## 1. UNE RELIGION UNIVERSELLE

A l'encontre des religions orientales antécédentes, égyptienne ou indienne par exemple, qui n'hésitent pas à invoquer une pluralité de dieux, la religion juïque proclame, pour la première fois dans l'Histoire, l'unicité de Dieu (cf. *Genèse 1* et *Exode 20*).

*" // n'y a qu'un Dieu, un Dieu jaloux, qui n'en tolère nul autre à côté de lui, grande proposition de la religion juive " <sup>6</sup>.*

Ce faisant elle postule nécessairement son caractère spirituel ou universel par opposition à la multiplicité inhérente aux représentations concrètes (naturelles, humaines ou mixtes) de la Divinité, propres aux religions antérieures.

*" Dieu, l'esprit, est connu comme esprit. " <sup>7</sup>*

Cette postulation y prendra même la forme d'une claire affirmation dans l'interdiction formelle de toute représentation sensible de Dieu (cf. *Ex. 20*). Certes une telle proposition était déjà implicite dans les autres religions, sinon elles ne mériteraient pas même le nom de religion mais seulement celui d'idolâtrie.

*" Le Dieu spirituel des Juifs qui, comme Brahma, n'existe que pour la pensée. " <sup>8</sup>*

Mais en prohibant expressément et complètement toute figuration matérielle de la divinité, le Judaïsme rend en principe impossible tout risque de confusion entre celle-ci et une ou des réalités physiques, risque toujours présent dans les autres religions orientales, vu leur recours persistant à l'imagerie, par définition particulière ou plurielle.

*" C'est seulement en concevant Dieu comme dépourvu de forme et comme étant d'essence spirituelle, en opposition avec le monde et la nature, qu'on libère le spirituel de tout lien avec le sensible et le naturel et qu'on le soustrait à l'existence finie. " <sup>9</sup>*

C'est dire le caractère effectivement (ré)novateur de la croyance ou de la religion juive : elle porte à la conscience manifeste la nature spirituelle de l'Absolu, id est de Dieu. Sans souscrire au lieu commun qui voit dans le peuple hébreu l'inventeur du monothéisme, ce qui, à la lettre, reviendrait à dénier aux peuples qui l'ont précédé, toute religiosité authentique, on se doit de reconnaître dans le Judaïsme la première expression avérée (explicite), au cours de l'Histoire (Temps), d'une religion (représentation) monothéiste et/ou spirituelle (vraie). D'où son importance historique et la légitime fierté de ses premiers adeptes.

*" Cette unité de Dieu, conçu comme un, est d'une importance infinie ... Ceci peut nous sembler trivial, étant habitués à concevoir Dieu comme Un; c'est une détermination formelle mais infiniment importante et il n'y a pas à s'étonner que le peuple Juif se soit fait une si grande gloire d'avoir adoré Dieu comme l'Un; car l'Unité de Dieu est la racine de la subjectivité, le fondement de la spiritualité absolue, le chemin de la vérité. " <sup>10</sup>*

<sup>6</sup> *Ibid.* p. 19 ; cf. égal. Leibniz, *Essais de Théodicée* Préface

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 49

<sup>8</sup> *Ph.H.* p. 91

<sup>9</sup> *Esth.* 3. p. 121 (Aubier-Montaigne)

<sup>10</sup> *Ph.R.* p. 50 ; cf. également Kant, *C.F.J.* § 29 R. p. 110 (Vrin)

Sa nouveauté n'est pas celle d'une invention -existe-t-il au demeurant de pures inventions dans l'Histoire ?-, mais celle d'une redécouverte ou « révolution » du concept de religion. Car qu'est-ce que la religion sinon la pure postulation d'un Lien (Relation) entre toutes les choses ? Tel est en tout cas le sens étymologique de ce terme (*relegere* : enrrouler ou *religare* : lier) qui revient à poser l'existence d'un Principe spirituel ou rationnel gouvernant la diversité empirique et rendant ainsi possible son « intelligibilité », par la réduction / simplification ou la transformation du monde en « uni-vers » (unité) régi par des lois communes (universelles). Or s'il est d'usage de faire remonter la première énonciation d'un tel postulat au "Grec Anaxagore"<sup>11</sup>, il demeure néanmoins patent que les Hébreux en avaient déjà eu plus qu'un pressentiment dans leur concept abstrait ou simple de l'Être (divin) : Yahweh -Il est- (cf. *Ex.* 3).

*" L'Être simple, non sensible que les Juifs ont conçu comme Dieu." <sup>12</sup>*

En dissociant Dieu de toute substance (substrat) matériel et en le comprenant au contraire comme pur Esprit -le *Noûs* auquel tout doit être subordonné-, le judaïsme révèle rétroactivement la vérité, enfouie sous des représentations inadéquates, des religions orientales précédentes. Il fut ainsi, en son temps, une religion universelle, porteuse de la signification fondamentale des autres religions et, en deçà, des soubassements profonds (véritables) de toute culture.

Avant le « miracle grec », le tournant juif permet la sortie du " monde oriental ", c'est-à-dire d'une civilisation où " l'esprit " s'appréhende sous une forme " naturelle " <sup>13</sup>, et ouvre ainsi l'accès à la civilisation proprement occidentale, caractérisée par le règne d'un principe purement spirituel soit de la seule Lumière (*Theos*) de l'Esprit.

*" Désormais la lumière est Jehovah, l'Un pur. Ainsi s'accomplit la rupture entre l'Est et l'Ouest ; l'esprit descend en lui-même et appréhende pour principe spirituel le principe fondamental abstrait. La nature en Orient, principe premier et fondement, est abaissée maintenant au rang de créature ; et ce qui est à présent le premier, c'est l'esprit. Ce que l'on sait de Dieu, c'est qu'il est le créateur de tous les hommes, comme de toute la nature, et d'une façon générale, l'activité absolue." <sup>14</sup>*

C'est en cela que le Judaïsme fait époque, aussi bien dans l'histoire des religions que dans celle des civilisations, et qu'il a pu, en dépit de ses racines orientales, façonner le premier l'Occident. Plus que les "Perses", les Hébreux " constituent la transition entre l'Orient et l'Occident " <sup>15</sup>. Nous autres Occidentaux, fils des Hellènes, mesurons d'ailleurs parfaitement l'originalité du moment hébraïque et notre proximité à lui, dès que nous ouvrons et parcourons cursivement la *Bible* et la comparons aux *Védas* par exemple.

Car alors que nous éprouvons des difficultés à comprendre ceux-ci, nous sommes par contre immédiatement de plain-pied avec celle-là.

<sup>11</sup> *Ph.H.* p. 23

<sup>12</sup> *H.Ph.* Introd. p. 199 (Gallimard) ; cf. égal. p. 237

<sup>13</sup> *Ph.H.* p. 89

<sup>14</sup> *Ibid.* p. 150 ; cf. égal. Le monde oriental p. 453 (éd. Lasson), cité par M. Hulin, *Hegel et l'Orient* p. 63

<sup>15</sup> *Raison dans l'Histoire* p. 285 (10-18)

" En passant, par exemple, de la poésie de l'Inde ancienne à l'Ancien Testament, on se trouve transporté sur un autre terrain où, quelque étrangers et différents des nôtres que soient les situations, les événements, les actions et les caractères qui y sont décrits, nous avons malgré tout le sentiment d'être dans un milieu plus familier." <sup>16</sup>

Et à quoi tient notre familiarité avec le Livre, sinon à notre partage des mêmes idées, celles de l'« Idéalisme absolu », dont les Juifs furent historiquement les initiateurs ? L'universalité de leur religion est donc double : en amont, puisqu'elle rend compréhensibles rétrospectivement les religions passées et en aval, puisqu'elle anticipe les valeurs de notre monde. On le voit, le mérite historique des Hébreux n'est pas mince et ne saurait être sous-estimé. Avec les Grecs, ils ont tracé les contours de notre univers mental - de notre façon de penser. En libérant Dieu ou l'Esprit de toute attache naturelle/sensible - attache que les Grecs eux-mêmes conserveront encore au niveau religieux -, en dépassant donc "*l'Orient et le dieu grec*", ils ont rendu possible l'émergence du "*Dieu-esprit*"<sup>17</sup> soit de l'Esprit ou de la Raison occidentale dont les Hellènes seront les hérauts au niveau proprement scientifique et politique ; plus, ils ont étendu, contrairement aux « Grecs », la juridiction de la Raison (divine) jusqu'au destin ou la vie éthique des individus.

" La conscience de cette connexion est cette foi, cette assurance qui constitue un côté fondamental et même admirable du peuple juif." <sup>18</sup>

Par cette corrélation, ils peuvent être considérés, malgré leurs origines asiatiques, comme les véritables précurseurs de l'Ethos occidental : "L'Europe, c'est la Bible et l'antiquité" (K. Jaspers<sup>19</sup>). Notre éthique (morale) n'est-elle pas sortie tout droit et pour l'essentiel du *Décatalogue* ? Enbrisant l'immédiate et sereine unité de l'esprit et de la nature ou de la représentation, unité spécifique de l'Orient, la loi mosaïque introduit certes dans le monde un moment de déchirement ou de scission, en d'autres termes, un principe d'opposition caractéristique de "*la conscience malheureuse*".

" Le principe juif de l'opposition de la pensée et de la réalité, du rationnel et du sensible, le déchirement de la vie." <sup>20</sup>

Mais sans ce principe, si douloureux ou anti-naturel fût-il, nul Commandement ou Impératif autre que les lois arbitraires-positives, n'eût jamais été envisagé et a fortiori explicité. Autant dire que le Devoir -le "*Tu dois*"<sup>21</sup> - purement moral, tel que l'a thématiqué Kant, qui s'avère ainsi tributaire de la problématique juive, n'eût jamais vu le jour, faute de distinction entre la Norme et le Fait, et que la Morale serait demeurée éternellement enfouie dans le droit positif. La liberté serait alors restée lettre morte, ineffective et l'histoire eût alors épousé le cours naturel. Un penseur contemporain se réclamant du Judaïsme, E. Lévinas, n'est donc pas totalement infondé à baser l'Éthique sur l'*Ancien Testament*, même si sa vision par trop judéo-centrée demeure parfaitement contestable ou suspecte.

<sup>16</sup> *Esth.* 3. p. 126 ; cf. égal. *Le monde oriental* p. 414, cité par M. Hulin, *op. cit.* p. 65

<sup>17</sup> *Ph.R.* p. 58 ; cf. également *Ph.H.* p. 189

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 67

<sup>19</sup> « *L'esprit européen* » in *Rencontres Internationales*, Genève 1946, p. 296 (Éds. de la Baconnière)

<sup>20</sup> *Phén. E.* I p. 176 (Aubier-Montaigne) et *Esprit Christ.* p. 83

<sup>21</sup> *Ibid.* p. 31

Nietzsche, que l'on ne peut guère soupçonner de judéophilie excessive, lui qui abhorrait toute religion, n'y décelant qu'idolâtrie ou superstition, n'hésitait pas à rendre justice aux Juifs, en évoquant précisément la dette morale de " l'Europe " à leur égard ; il allait jusqu'à écrire sans sourciller aucunement : " jamais peuple n'a eu une mission historique plus considérable " et prophétisait tragiquement -au vu de la suite et de l'utilisation de sa doctrine-, que " le destin des Juifs européens constituerait un des problèmes les plus importants du XXème siècle " <sup>22</sup>. Bien malgré lui et en un sens foncièrement différent sur ce point précis du moins, les Nazis, qui se réclameront par ailleurs et à juste titre de lui, le confirmeront.

Croyant condamner le Judaïsme dans *La question juive*, le rendant responsable du capitalisme -un capitalisme dont il se faisait alors, il est vrai, une idée purement négative ou unilatérale sur laquelle il reviendra dans ses écrits ultérieurs, particulièrement dans le *Manifeste communiste*-, Marx n'en confortait-il pas plutôt le rôle historique prééminent, dès lors qu'il lui reconnaît, fût-ce pour le déplorer, une influence si considérable, pour ne pas dire presque universelle, si l'on tient compte de l'extension quasi planétaire de ce mode de production ou de distribution ? On peut donc bien conclure, sans crainte d'être démenti par l'Histoire, que la religion juive fut une religion « catholique » avant la lettre, dans la mesure où sa foi ou son idéal concernait tout le monde : l'Humanité en son entier.

Seulement, alors que la religion catholique révèle sa vérité explicitement à tous et est ainsi une véritable " religion universelle ou catholique, commune à tout le genre humain " (Spinoza<sup>23</sup>), la religion juive la réserve expressément à un peuple particulier, le peuple hébreux lui-même, au risque de dénier l'« universalité » (de Dieu) qu'elle a pourtant elle-même clairement énoncée et de se transformer en simple religion particulière, dont d'autres peuvent assurément s'inspirer mais qui ne s'adresse pas fondamentalement à eux.

*" Mais ce grand principe, en sa détermination nouvelle, est l'Un exclusif. Cette religion doit nécessairement acquérir le principe de l'exclusivité qui consiste essentiellement en ceci, qu'un seul peuple a connaissance de l'Un et est reconnu par lui. Le Dieu du peuple juif n'est que le Dieu d'Abraham et de sa descendance ; à sa représentation sont attachés l'individualisme national et un culte local particulier. Par rapport à ce Dieu, tous les autres dieux sont faux et certes la différence entre vrai et faux est toute arbitraire ; car on n'admet pas que dans les faux dieux pénètre un reflet du divin. "* <sup>24</sup>

D'une alliance virtuellement universelle, et en tout cas ouverte à tous les Justes, conclue d'abord avec Noé (cf. *Gn.* 9), l'Ancien Testament fera finalement une alliance réservée à certains uniquement, Abraham et sa descendance (cf. *Gn.* 15) ou le peuple d'Israël (cf. *Ex.* 19), sans autre motif que cette particularité strictement contingente (naturelle) de naissance. Cette modification, plus ou moins volontaire, produira de multiples et funestes conséquences et scellera à jamais le destin de la nation juive, lui conférant sa coloration spécifique, souvent à l'origine de ses déboires et de maints malentendus.

<sup>22</sup> *P.D.B.M.* 8<sup>e</sup> partie § 250 ; *G.M.* 1<sup>ère</sup> éd. § 9 et *Aurore* III. § 205 ; cf. égal. *G.S.* V. § 348

<sup>23</sup> *op. cit.* p. 790

<sup>24</sup> *Ph.H.* p. 150 ; cf. égal. p. 275

## 2. UNE RELIGION PARTICULIÈRE

L'abstraction (épuration) du concept de Dieu eût dû en principe conduire les Juifs à reconnaître dans les autres dieux une figuration, fût-elle imparfaite, du « divin » et dans les autres religions une expression, même inadéquate, de la religiosité authentique, et à relativiser leur propre mérite. Pourtant c'est une tout autre voie qu'ils emprunteront, préférant l'exclusion à la réconciliation et réduisant du même coup Dieu en leur dieu, " un dieu national exclusif ", selon l'auteur de *Moïse et le monothéisme*<sup>25</sup>.

*" Dieu n'est donc que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ... Dieu n'est que celui de ce peuple, non celui des hommes et ce peuple seul est le peuple de Dieu ... Le Dieu juif est simplement national, et s'est borné à cette nation. "*<sup>26</sup>

A un monothéisme ou « théocentrisme » conceptuel, ils substituèrent ainsi un ethnocentrisme politique ou social, revendiquant pour eux-mêmes le privilège d'être les seuls, uniques ou véritables dépositaires de la Parole divine. Ils refuseront du même coup systématiquement toute valeur aux autres religions.

*" Seul le dieu national, limité, des Juifs ne pouvait supporter à côté de lui d'autres dieux, car il voulait être Un dans Tout, bien qu'en raison de sa détermination, de sa limitation, il fût incapable d'être autre chose que le dieu de son peuple. "*<sup>27</sup>

Et partant, récusant tout mélange avec les autres, ils n'auront égard qu'à la préservation et le sort de leurs proches.

*" Eux seuls, les Juifs, comptaient à leurs propres yeux, plongés qu'ils étaient dans la fange de la présomption de leur existence, et ne se préoccupant que de la conservation de leur nation et de leurs familles. "*<sup>28</sup>

Une telle revendication ne surprendrait guère, si elle n'émanait d'une religion, née en Orient certes, mais dont la caractéristique propre et affirmée est d'outrepasser celui-ci et ses représentations naturalistes, en arrachant « Dieu » à toute inscription sensible et donc à toute détermination locale ou temporelle.

*" Ne nous étonnons pas si une nation orientale limite à soi la religion, laquelle paraît tout à fait liée à sa nationalité ... Toutefois, cet exclusivisme surprend davantage chez les Juifs car ce fait d'être attaché à la nationalité contredit absolument l'idée que Dieu ne peut être conçu que d'une manière générale et non déterminé d'une façon particulière. "*<sup>29</sup>

Par là les Hébreux trahissent leurs origines et prouvent qu'il n'est guère aisé - ce qui ne veut pas dire impossible -, de transcender son enracinement. Ce privilège se nomme Alliance ou Élection : choix d'un particulier ou possible dans un ensemble ou une totalité d'autres possibles, ce qui restreint fatalement l'universalité divine (cf. *Deut.* 4.13 et 31).

*" D'après l'idée fondamentale commune le peuple juif est le peuple élu et la généralité se trouve ainsi particularisée. "*<sup>30</sup>

<sup>25</sup> Freud, *op. cit.* p. 89 (Idées)

<sup>26</sup> *Ph.R.* pp. 69-70

<sup>27</sup> *Esth.* 4. p. 73 ; cf. égal. *Le premier système* Ph.E. 1803-1804 p. 40 (PUF)

<sup>28</sup> *H.Ph.* 4. p. 841 ; cf. égal. Herder, *Idées pour la philo. Hist. Hum.* XII. III. p. 201 et XVII. 1. p. 317 (Aubier)

<sup>29</sup> *Ph.R.* p. 79

<sup>30</sup> *Ibid.* p. 80

Parmi toutes les entités géopolitiques existantes, Dieu aurait donc " élu pour lui seul la nation des Hébreux ainsi qu'une région de la terre " (Spinoza<sup>31</sup>), faisant ainsi preuve d'une ségrégation pour le moins étrange.

Cependant loin de chercher à justifier spirituellement un tel choix ou particularisation, comme la nature spirituelle de dieu aurait dû les y convier, par un mérite particulier dûment attestable, et dont les autres pourraient aussi un jour se montrer dignes, ils le baseront sur l'arbitraire ou le hasard le plus total qui soit, celui de la naissance dont la marque purement physique de la circoncision redoublera la contingence.

*" Il y avait dans le Dieu jaloux d'Abraham et de sa descendance, l'exigence effrayante que lui et sa nation fussent les seuls à avoir un Dieu." <sup>32</sup>*

Et il ne servirait à rien d'invoquer, comme le fait pourtant l'Ancien Testament lui-même, la foi d'Abraham (cf. *Gn.* 15), car celle-ci est postérieure, et non antérieure, à la promesse divine, elle ne saurait en conséquence être légitimée par celle-là.

Certes il est vrai que dans l'*Exode*, la *Bible* refonde explicitement l'Alliance sur l'œuvre historique de la Libération d'Égypte (cf. *Ex.* 19). Mais, outre qu'il ne s'agit dans ce passage que de la confirmation d'une alliance déjà acquise et passée avec Abraham, la libération en question relève d'une occultation, pour ne pas dire d'une véritable falsification de l'Histoire. Car, et on oublie systématiquement de le rappeler, l'esclavage a été institué en Égypte par Joseph lui-même (cf. *Gn.* 47).

*" Lorsque Joseph reçut le pouvoir en Égypte, il introduisit une hiérarchie politique instaurant entre les Egyptiens et le roi le rapport que toutes choses, dans son idée, soutenaient avec Dieu : il réalisera sa divinité ... dans la mesure où ils avaient une existence, il en fit la propriété du roi." <sup>33</sup>*

Après sa mort le pharaon se contentera de l'appliquer à ses coreligionnaires (cf. *Ex.* 1). Aussi en se libérant par la suite du joug égyptien, les Israélites se sont libérés en fait d'un joug dont la responsabilité première incombe à l'un des leurs, d'après la *Bible* elle-même. Autant dire qu'ils ont expié la faute d'avoir vendu au préalable leur frère Joseph (cf. *Gn.* 37). La fiction freudienne d'un Moïse égyptien ne serait-elle pas, après tout, qu'une subtile réécriture (transposition) de la vérité biblique ou historique, sinon factuelle, d'un pharaon «juif»? Quoiqu'il en soit, entre l'Égypte et Israël, il y a bien continuité (suite) culturelle, en dépit de la percée judaïque, qui demeura donc incomplète.

Arbitraire en sa genèse, l'élection juive le sera tout autant dans ses conséquences, dans la mesure où elle suscitera, ou plutôt fortifiera, un sentiment de supériorité qui conduira les Juifs à mépriser tout ce qui n'est pas juif (goï).

*" Le peuple juif qui n'avait qu'horreur et mépris pour tous les peuples qui l'entouraient, voulait rester pour soi, inaccessible et solitaire, dans sa manière d'être, ses coutumes, sa présomption; toute assimilation, toute union avec les autres par les coutumes, était pour lui une horrible abomination." <sup>34</sup>*

<sup>31</sup> *op. cit.* p. 645

<sup>32</sup> *Esprit Christ.* p. 8

<sup>33</sup> *Ibid.* p. 9

<sup>34</sup> *Posit. Rel. chrét.* p. 120 (PUF) ; cf. égal. pp. 122 – 123 ; *Frag<sup>ts</sup> de Berne 2* ; *Constit. All<sup>g<sup>ne</sup></sup>* in *Écr. Pol.* p. 142

Avant même de se retourner contre eux, l'antisémitisme fut historiquement une attitude des Hébreux eux-mêmes et dirigée contre d'autres sémites, aux croyances ou valeurs différentes. Tout lecteur un tant soit peu objectif de la *Bible* ne peut que reconnaître ce fait. Spinoza l'avait déjà remarqué avant Hegel : "les Hébreux, qui, se vantant tant d'être au-dessus des autres humains, méprisaient tous les autres peuples ... [qu'ils] se mirent donc à détester d'une haine intense" ; Freud le répétera fortement après lui : " un trait de caractère qui, chez les Juifs, prédomine dans leurs rapports avec leur prochain : il est certain qu'ils ont d'eux mêmes une opinion particulièrement favorable, qu'ils se trouvent plus nobles, plus élevés que les autres ... Les Juifs se croient vraiment le peuple élu "<sup>35</sup>.

N'est-ce pas là le fond légitime d'une argumentation, par ailleurs fort contestable, du pamphlet de Luther, *Des Juifs et de leurs mensonges* ? Une Juive convertie n'hésitait pas en tout cas à parler du " fanatisme juif " (S. Weil<sup>36</sup>).

Plus, c'est même cet antisémitisme juif originaire qui suscitera en retour l'antisémitisme dirigé cette fois contre les Juifs, lequel à son tour nourrira le premier, selon l'implacable et infernale logique de la haine, parfaitement décrite par Spinoza : "L'amour des Hébreux pour leur patrie était donc plus qu'un amour, c'était une ferveur religieuse ... une haine permanente de l'étranger ... La cause ordinaire dont s'accroît indéfiniment la haine ne manquait pas, d'autre part, d'agir ici : à savoir la haine, pareille et implacable, dont les autres peuples payaient les Hébreux en retour".

L'étonnante survie du Judaïsme, malgré les multiples persécutions dont il fut l'objet, ne s'expliquerait-elle pas dès lors par ces persécutions mêmes ? Elles relèveraient ainsi d'une histoire qui, pour diabolique qu'elle paraisse, n'en est pas moins parfaitement historique ou humaine. "Que la haine des nations soit très propre à assurer la conservation des Juifs, c'est d'ailleurs ce qu'a montré l'expérience" (idem<sup>37</sup>). Kant notera également le cercle vicieux de "l'hostilité" sémite et pointerait également la surprenante mais logique "conservation du peuple juif et de sa religion"<sup>38</sup>. Pour des raisons différentes et nettement plus prosaïques, Marx retrouvera le constat spinoziste : " le Judaïsme s'est conservé non pas en dépit de l'histoire, mais grâce à son histoire "<sup>39</sup>.

Et si «l'antisémitisme», au sens où nous l'entendons aujourd'hui, a produit historiquement les effets effroyables que l'on sait, l'antisémitisme hébreu ne demeura pas simplement idéologique. L'Ancien Testament ne manque pas d'exemples d'exactions ou de massacres commis par les Juifs, à commencer par l'extermination des Cananéens (cf. *Ex. 23, Nb. 21* et *Jos. passim*).

" Ils ont pris de force le pays aux habitants de la Palestine, Dieu le leur a promis. " <sup>40</sup>

<sup>35</sup> Spinoza, *op. cit.* pp. 632, 862 - 863 et Freud, *op. cit.* p. 142

<sup>36</sup> *Lettre à un religieux* p. 13 (Gallimard) ; cf. égal. H. Arendt, *Sauver la patrie juive* (1948)

<sup>37</sup> *op. cit.* pp. 863 et 665

<sup>38</sup> *Rel. lim. simp. raison* in *O. philo.* III pp. 155 et 167 (Pléiade) ; cf. égal. p. 211 ; *Leç. théorie philo. rel.* p. 207 et Voltaire, *Dico. philo.* « Juifs »

<sup>39</sup> *La question juive* p. 377 (Pléiade)

<sup>40</sup> *Ph.R.* p. 85



Lors de la reconquête récente de *leur* territoire, ils useront de moyens parfois similaires. Quant au comportement de la Diaspora dans les pays d'accueil, tel celui d'une grande partie des " Juifs en Pologne " (Kant<sup>41</sup>), il fut loin d'être exemplaire, vu son repli économique, social et linguistique (" marchands ", *shtetl*, *yiddish* etc.), fruit tout autant de son propre désir de conserver ses coutumes et de se tenir à l'écart que de son rejet par les populations autochtones. Et que dire du rôle joué à présent par la communauté juive, américaine essentiellement mais pas uniquement, sinon qu'il brille pour le moins par un unilatéralisme exacerbé et un soutien quasi inconditionnel à la cause de l'État juif, au mépris des droits les plus élémentaires et légitimes des habitants séculaires de la Palestine ?

Le sort actuel de ces derniers et leurs réactions terroristes ne témoignent-ils pas de cette même volonté théorique et pratique de l'exclusion israélienne qui en est à la fois la cause et la conséquence ? Entoutcas l'histoire réelle du Judaïsme ne coïncide nullement avec l'image d'une perpétuelle victime, que des esprits intéressés souhaiteraient imposer. Ce qui ne signifie pas qu'elle concorderait davantage avec celle d'un constant bourreau que d'autres esprits, non moins partisans, voudraient nous voir partager. Elle s'inscrit, au contraire, dans une histoire plus complexe ou contrastée, à l'écart des deux simplifications abusives et usuelles que nous venons de résumer.

Par respect pour celle-ci, on se doit, tout en reconnaissant les insignes mérites, déjà soulignés, du Judaïsme, de rappeler également ses zones d'ombre ou, pour le dire plus philosophiquement, son inconséquence : celle d'une religion à vocation universelle qui s'est cependant figée finalement et définitivement dans le particulier.

*" D'une manière générale l'histoire juive a de la grandeur ; elle est seulement gâtée par l'exclusion, considérée comme sacrée, des autres peuples (l'extermination des habitants de Canaan est même ordonnée), par le manque de culture en général et par la superstition qu'entraîne l'idée de la haute valeur du caractère particulier de la nation." <sup>42</sup>*

Seul ce paradoxe rend compte à la fois de la richesse de la religion juive et de ses lacunes. Et lui-même s'explique par les origines orientales d'un peuple qui a certes frayé avec les Grecs la voie à l'Occident, mais n'a jamais pu / su ou voulu surmonter pleinement ses racines : " la Bible est un livre d'Orient " (A. Dumas). Un tel rôle échoira ultimement au "Christianisme ... issu du Judaïsme", comme le noteront judicieusement et Hegel et Marx<sup>43</sup>.

D'où le caractère historique ou intermédiaire (transitoire) de ce dernier, à mille lieues du statut exceptionnel ou méta-historique exorbitant que d'aucuns ne cessent de vouloir lui accorder (cf. H. Cohen, *La Religion de la Raison tirée des sources du judaïsme* et F. Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption*), renforçant la prétention injustifiée de leurs coreligionnaires. Moins fanatiques ou plus lucides, d'autres appliqueront au Judaïsme les catégories historiques les plus ordinaires (cf. A. Léon, *La conception matérialiste de la question juive*).

<sup>41</sup> *Anthropologie du point de vue pragmatique* in *Œuvres philo.* III p. 1023

<sup>42</sup> *Ph.H.* pp. 151-152

<sup>43</sup> Dumas, *La terreur prussienne* XL ; Hegel, *H.Ph.* 5. p. 1014 et Marx, cf. *op. cit.* p. 379

### 3. UNE RELIGION HISTORIQUE

Passage entre l'Orient: "*la religion de la nature*" et l'Occident: "*la religion de l'Esprit*"<sup>44</sup>, le Judaïsme est nécessairement tiraillé entre deux cultures ou deux mondes, sans appartenir totalement ou véritablement ni à l'un ni à l'autre ; d'où " le triste état de la nation juive "<sup>45</sup>. Sa position géographique dans le bassin méditerranéen en "*Asie antérieure*" ou Proche Orient, entre "*Asie et Europe*"<sup>46</sup>, est symptomatique de cette division. Une telle situation instable, voire invivable durablement, devait nécessairement un jour trouver une solution. Etc'est précisément ce qui se produisit historiquement avec le Christianisme qui, sous l'influence "grecque" (Kant<sup>47</sup>), tira toutes les conséquences de la découverte judaïque du « Dieu-Esprit », en « sursumant » son abstraction exclusive ou unilatérale vers une abstraction concrète ou totale.

*" Dans la religion juive l'Esprit est pour la première fois représenté encore qu'abstraitement. C'est seulement dans le Christianisme que Dieu se révèle comme Esprit. "*<sup>48</sup>

Aussi Dieu s'incarnera non plus dans une nation ou patrie empirique déterminée, mais dans un homme dont la naissance spirituelle (« immaculée conception ») et la mort comme individu particulier ou physique annoncent clairement la « résurrection » comme Homme ou Esprit universel dont nul ne peut se proclamer le détenteur exclusif, puisqu'il est de plein droit le Bien de tous, étant justement ce qui les rend reconnaissables comme hommes ou semblables, êtres appartenant à une seule et même Humanité.

Les Chrétiens « achèvent » ainsi la révolution juive. "La conclusion de Paul est enfin que le Dieu est le Dieu de toutes les nations, c'est-à-dire est également propice à tous" (Spinoza<sup>49</sup>). C'est donc à bon droit et en toute rigueur que l'on a toujours parlé de la tradition judéo-chrétienne. Bien comprises "*notre religion et ... la religion juive*"<sup>50</sup> ne font en profondeur qu'Une (seule). Nul chrétien, quelque soit son antisémitisme latent ou avoué, ne reniera complètement les leçons de l'Ancien Testament, où il puise, au contraire, ses sources d'inspiration artistique ou religieuse. D'Holbach pouvait écrire : " Il est évident que le Christianisme n'est qu'un Judaïsme réformé ". Plus près de nous, Bergson verra dans le "catholicisme ... l'achèvement complet du judaïsme"<sup>51</sup>.

Que cette solution se soit révélée sur le sol même des Hébreux et ait été l'œuvre concrète de "Jésus Christ ... un véritable juif" (Luther), né "*en Judée*" (Hegel<sup>52</sup>), prouve, une fois de plus, le rôle historiquement éminent de ce peuple.

*" Comme jadis l'Esprit de l'Univers s'était réservé la nation juive pour la conscience suprême afin qu'il s'élève d'elle comme un esprit nouveau. "*<sup>53</sup>

<sup>44</sup> *Ph.R.* I et II

<sup>45</sup> *Positivité de la Religion Chrétienne* p. 30

<sup>46</sup> *Raison dans l'Histoire* pp. 243 et 274-275 (10-18) ; cf. égal. *Ph.R.* p. 195

<sup>47</sup> *op. cit.* p. 156 ; cf. égal. Hegel, *Ph.R.* III p. 120

<sup>48</sup> *Raison* p. 79 ; cf. égal. *Ph.R.* I p. 174 et *H.Ph.* Introd. pp. 167-168

<sup>49</sup> *op. cit.* p. 662

<sup>50</sup> *H.Ph.* Introd. p. 235

<sup>51</sup> D'Holbach, *L'esprit du Judaïsme*, Av<sup>1</sup>-Propos (Éds. Coda, 2010) et Bergson, *Testament* in *Revue philo.* 2/1941

<sup>52</sup> *Vie Jésus* p. 50 (Lib. Univ. J. Gamber)

<sup>53</sup> *H.Ph.* Introd. p. 14 ; cf. égal. *Ph.H.* p. 248 et *Ph.R.* III p. 195

De nombreux Juifs, tous les premiers Chrétiens en fait, ont parfaitement compris la nécessité de cette (nouvelle) « ré-volution », nécessité inscrite dans le concept même de Dieu qui ne pouvait demeurer indéfiniment pensé comme la propriété exclusive d'une nation, sous peine de contredire sa nature spirituelle, c'est-à-dire son universelle communicabilité. "Spinoza [qui] était par son origine un Juif"<sup>54</sup> n'hésitera pas à écrire fermement et littéralement : " Nous pouvons aussi comprendre par là pourquoi la *Bible* est divisée en livres de l'*Ancien Testament* et du *Nouveau* ; c'est parce qu'avant la venue du Christ, les prophètes prêchaient la religion seulement comme loi de la patrie, et tiraient leur force du pacte conclu au temps de Moïse ; tandis qu'après la venue du Christ, les apôtres prêchèrent la même religion à tous comme loi catholique [universelle], et tirèrent leur force de la passion du Christ "<sup>55</sup>.

Rien d'étonnant que des esprits « créatifs » illustres, aux racines clairement judaïques, aient épousé la religion chrétienne (Heine, Husserl, Mahler, Schönberg, Tarski, E. Stein, S. Weil) ou aient été sur le point de le faire (Bergson) ; voire, lorsqu'ils se déclaraient « athées », se soient montrés plus critiques et virulents à l'endroit de celles-là qu'envers celle-ci (Marx et Freud). Spinoza a été « excommunié » par les siens, après s'être lui-même mis au ban de sa communauté, en prenant très tôt ses distances avec une lecture dogmatique ou naïve des textes bibliques.

La majorité d'entre eux opposa néanmoins à cette évolution une résistance d'autant plus farouche que conceptuellement injustifiée, préférant à un « auto-dépassement » logique la préservation quasi pathologique de son identité (spécificité), démontrant par là même "*l'attachement des Juifs à leurs préjugés nationaux enracinés*"<sup>56</sup> et à leurs présupposés orientaux. Ils se sont condamnés à rester au niveau d'une représentation abstraite ou incomplète de Dieu.

"Dieu... est l'essence simple des Juifs en dehors de la conscience de soi (il pense, mais non pas le penser), au-delà de la réalité effective (...). Les religions orientales - la religion juive également - s'arrêtent au concept encore abstrait de Dieu et de l'Esprit (...); la pensée abstraite, comme le dieu des Juifs et des Turcs "<sup>57</sup>.

Pouvaient-ils du reste, vu leur culture – "*la culture juive, si pauvre en rapports spirituels*"<sup>58</sup> –, soit leur « matérialisme », « positivisme » ou « réalisme », saisir le sens spirituel de la Passion ? "Il faut dire que les Chrétiens interprètent en un sens spirituel tout ce que les Juifs interprètent en un sens matériel" (Spinoza<sup>59</sup>).

Ces sont en effet ces mêmes limites qui les avaient déjà empêchés de passer directement et par eux-mêmes, sans la médiation hellène, du concept abstrait de Dieu au concept concret ou humain de celui-ci et qui a donné au Judaïsme son visage spécifique d'une "*religion de la sublimité*", c'est-à-dire d'une religion déjà spirituelle mais pas encore idéale ou "*absolue*"<sup>60</sup> ou, en d'autres termes, d'une religion dans laquelle l'Esprit a fini par prendre une forme objective ou « substantielle », celle d'un être suprême, étranger aux hommes et auquel ceux-ci doivent "*obéissance*"<sup>61</sup>, au lieu de se confondre avec la Personnalité ou Subjectivité (humaine) elle-même.

<sup>54</sup> E. I Log. § 151 Add. et *H.Ph.* 6 p. 1442

<sup>55</sup> *op. cit.* p. 791

<sup>56</sup> *Vie Jésus* p. 55

<sup>57</sup> *H.PH.* IV p. 816 - E. III Ph.E. § 384 Add. - *Esth.* (V. Cousin) Introd. p. 46

<sup>58</sup> *Esprit Christ.* p. 79 ; cf. égal. *Vie Jésus* p. 93

<sup>59</sup> *Correspondance* in *Œuvres* p. 1287 (Pléiade)

<sup>60</sup> *Ph.R.* II et III ; cf. égal. *Esth.* 3 II. 2.

<sup>61</sup> *Ph.H.* p. 83 ; cf. égal. *H.Ph.* Introd. p. 144 et Kant, *Religion lim. Raison* p. 154

*" Le trait caractéristique de la religion juive - l'esclavage sous une loi (...) La racine du Judaïsme, c'est l'être objectif, c'est-à-dire le service, la soumission à un étranger. C'est cela qu'attaqua Jésus."<sup>62</sup>*

Les attaques du Christianisme ne feront que renforcer cette tendance, de tout temps à l'œuvre dans la religion judaïque, obligeant ses fidèles non convertis à s'accrocher désespérément aux traits les plus rétrogrades de leur tradition. Et c'est cette tradition que reprendra à son compte une autre religion orientale, inspirée également par l'Ancien Testament, la religion musulmane, qui, tout en s'opposant violemment à ses prédécesseurs, issus comme elle de, ou plutôt structurés par, ce dernier, peut difficilement cacher ou feindre d'ignorer sa parenté avec eux : " l'islam (c'est-à-dire ... le judaïsme) " (Schopenhauer<sup>63</sup>).

*" C'est tout d'abord dans la religion judaïque et ensuite dans la religion mahométane que Dieu est appréhendé comme le Seigneur et essentiellement seulement comme le Seigneur."<sup>64</sup>*

Le tragique affrontement contemporain entre Israël et l'Islam ne serait-il pas un combat de deux frères ennemis : ne descendent-ils pas tous deux de Sem ou d'Abraham, via Isaac et Ismaël ? Que d'autres Juifs aient pourtant franchi le pas et, dépassant sciemment cette tradition, aient finalement triomphé sur la scène historique effective, et cela démontre qu'avec le Christianisme une page de l'Histoire venait d'être clairement et définitivement tournée. Le peuple juif en tant que tel avait épuisé ses virtualités ; il avait fait son temps, conformément à la loi hégélienne et générale de l'Histoire selon laquelle *"un peuple ... ne peut pas faire deux fois époque dans l'histoire ... mais ... ne peut dominer qu'une seule fois parce que dans le processus de l'Esprit, un peuple ne peut se charger que d'une seule mission"*<sup>65</sup>. Sa survivance, pour durable qu'elle soit, peut-être éternelle, n'en constitue pas moins un curieux « anachronisme » qui ne saurait plus prétendre au moindre rôle moteur.

Et de fait, la conservation du peuple juif, voire sa reconstitution récente en Palestine, elle-même déjà envisagée par Spinoza, ne s'expliquent pas autrement, nous l'avons vu, que par le mécanisme d'exclusion réciproque. Freud y reviendra, après le philosophe néerlandais : "J'ose avancer que la jalousie provoquée par un peuple qui prétendait être le premier né et le favori de Dieu le Père, n'est pas encore éteinte aujourd'hui, comme si les autres peuples ajoutaient foi à une pareille prétention" (idem<sup>66</sup>).

Ce rejet devint d'autant plus violent que les deux partis se rapprochèrent l'un de l'autre, essentiellement à cause de l'intégration progressive des Israélites (cf. M. Mendelssohn, *Jérusalem, ou Pouvoir religieux et judaïsme*), et que leur différence s'avéra quasi nulle, ce dont les deux adversaires, et particulièrement les Juifs, ne veulent néanmoins pas convenir.

*" Pareillement, on peut dire du peuple juif qu'il est ou a été le plus éprouvé, parce qu'il se trouve immédiatement devant la porte du salut ; ce qu'il devrait être en soi et pour soi, cette essence active, il n'est pas conscience de l'être, mais, il la pose au-delà de soi "<sup>67</sup>.*

<sup>62</sup> *Positivité de la Religion Chrét.* p. 99 - *Esprit Christ.* p. 152 ; cf. égal. *Ph.R.* p. 77

<sup>63</sup> *Le Fondement de la Morale* p. 98 (L.P.)

<sup>64</sup> *E. I Log.* § 112 Add. ; cf. égal. § 151 Add. ; III *Ph.E.* § 393 Add. et *Ph.H.* p. 275

<sup>65</sup> *Raison* pp. 211-212

<sup>66</sup> *op. cit.* pp. 665 et 123-124

<sup>67</sup> *Phén. E. I* pp. 281-282

Leur rivalité ressemble, là encore, à celle de deux frères ennemis, comme l'a confusément pressenti Sartre dans ses *Réflexions sur la question juive*, publiées au sortir de la Guerre. Seule la mauvaise foi des uns et des autres peut expliquer un tel aveuglement persévérant : de celle-ci les signes sont patents, singulièrement chez les Juifs laïcs que presque rien ne distingue des autres laïcs du monde.

Ainsi les Juifs de la Diaspora sont, dans leur majorité, des défenseurs d'autant plus farouches de la cause d'Israël, qu'ils n'entendent nullement s'y rendre -selon la judicieuse remarque d'A. Koestler dans *Juda à la croisée des chemins (La quête de l'Absolu)*-, préférant demeurer dans l'Occident chrétien, où ils revendiquent d'autant plus leur différence, qu'ils sont plus assimilés à ses valeurs, valeurs qu'au demeurant l'État israélien a fini par faire partiellement siennes, dans la mesure où il a été rebâti par des Juifs occidentalisés (européens). Quant à certains Chrétiens, ils ne sauraient à la fois prendre fait et cause pour l'État hébreux et cultiver néanmoins chez eux un antisémitisme à peine voilé.

Une telle situation ne peut pas, à la longue, ne pas poser problème voire inquiéter. Durerait-elle encore des siècles ou des millénaires, qu'elle ne représenterait pas moins un artifice (vestige) historique dont le seul rôle est de témoigner, non point de la vérité de la religion juidaïque, vérité à laquelle fort peu aujourd'hui adhèrent réellement, mais, et uniquement, de l'entêtement ou de l'opiniâtreté de certains hommes, aussi nombreux soient-ils.

Si ces derniers suivent en effet toujours certaines coutumes ou prescriptions, celles-ci ont perdud depuis longtemps, chez la plupart, toute signification religieuse – dont très peu se souviennent véritablement -, ne gardant plus que la valeur d'un vague sentiment ou intuition d'appartenance, sans aucun enjeu spirituel substantiel.

Pour conclure, parions sans crainte que le Judaïsme ne disparaîtra jamais, comme le suggérait Pascal, mais qu'il se videra progressivement de sa signification propre, comme l'attestent dès maintenant le tarissement du retour à Sion et la perte d'influence de l'orthodoxie. Celle-ci se voit confirmée par les réactions désespérées et sporadiques de couches ultra-intégristes, fort heureusement minoritaires, tant en Israël, sous la poussée des Juifs orientaux essentiellement, qu'en Europe ou aux États-Unis.

A moins que des Juifs, continuant à se reconnaître comme tels, ne fassent écho à leurs «vociférations» et persistent à vouloir se singulariser à tout prix, y compris celui de l'abjection qui consiste à se draper dans la souffrance des autres, pour donner à une différence vide le statut d'une marque imaginaire. Ils confirmeraient malheureusement ainsi à la fois la curieuse, et cependant juste, dénomination d' " *un peuple paria* " utilisée par M. Weber à leur propos<sup>68</sup> et le non moins étrange, et pourtant fréquemment vérifié, jugement hégélien :

" (*le peuple Israélite était destiné à être le peuple de cette douleur*) ".

D'aucuns ne se sont-ils pas faits une seconde nature de cet avilissement qui revient à la surestimation des malheurs des siens, au mépris de ceux des voisins ou des étrangers –lors même que ceux-ci sont encore d'actualité, alors que ceux-là relèvent de la mémoire ou du souvenir dont les hérauts occupent présentement une position confortable (dominante)-, et conduit ainsi droit à une survalorisation de soi ? A la longue de tels comportements génèrent fatalement une résurgence brutale de l'antisémitisme.

---

<sup>68</sup> Pascal in *Pensées* 640. (éd. Brunschvicg) et Weber in *Le Judaïsme antique* Introduction

A moins encore que des Chrétiens, sourds à l'enseignement de l'Histoire, ne finissent par donner raison à ces derniers, en répondant à leurs provocations, ce qui n'aurait pour effet, comme nous en prévenait déjà Hegel dans son ultime ouvrage, que de renforcer celles-ci, en leur procurant de surcroît une légitimation politique.

" La séparation que l'on reproche aux Juifs se serait plutôt maintenue et aurait pu, à juste titre, être imputée et reprochée comme une faute à l'État qui les aurait exclus." <sup>69</sup>

Tout en s'autorisant à critiquer le millénaire exclusivisme ou séparatisme judaïque, on se méfiera de toute mesure politique dirigée contre lui, sauf s'il vient à menacer vraiment la constitution d'un l'État, d'autant que " la situation des Juifs dans beaucoup de pays " fut pendant longtemps et pour leur majorité, plus déplorable ou misérable qu'enviable ou menaçante, quoiqu'ait pu en penser Fichte, assurément fort mal inspiré sur ce point <sup>70</sup>.

Écrites à Berlin, un siècle avant le nazisme, ces lignes du philosophe allemand se révèlent a posteriori prémonitoires, dès lors qu'elles annoncent et condamnent par avance le rejet et a fortiori le génocide perpétré par les nazis et leurs sympathisants, dont on ne saurait donc tenir tous les Allemands indistinctement pour responsables, comme voudraient nous le faire croire certains idéologues américains, français ou autres, généralement d'origine juive, contemporains. L'acceptation, même majoritaire mais momentanée, par une nation d'une idéologie et d'une pratique détestables ne vaut pas son adhésion inconditionnelle, intemporelle ou intrinsèque à elles. A qui fera-t-on du reste croire que la patrie de Dürer, Bach, Goethe, Kant, Cantor ou Einstein se caractérise foncièrement par le racisme et la violence ?

Que l'un des plus éminents penseurs allemands, pour ne pas dire le plus grand d'entre eux, Hegel, ait brossé un portrait absolument objectif ou complet du Judaïsme, comme nous avons tenté de le montrer, suffit à relativiser, ce qui ne signifie point à nier, *La culpabilité allemande* (K. Jaspers) dans un crime qui, pour horrible qu'il ait été, ne fut sans précédent qu'au regard d'une vision anhistorique de l'Histoire et qui ne mérite aucunement les qualifications de *mal absolu* ou de *L'Imprescriptible* (V. Jankélévitch). Outre les antécédents historiques (massacres des premiers Chrétiens, des Indiens d'Amérique, des Arméniens etc.), il faut en effet compter à la fois avec la co-responsabilité des autres acteurs de la seconde guerre mondiale -Polonais, Ukrainiens etc., et même les Alliés, parfaitement au courant de ce qui se passait mais qui ne voulaient pas «voir»-, avec le «consentement» ou la passivité de la majorité des victimes et de leurs instances représentatives, et surtout avec l'extrême *Banalité du mal* (H. Arendt), qui résume en fait, ou mieux, synthétise les autres facteurs, les traitant tous comme un possible humain. L'éclaircissement de ce point appartient cependant à une autre étude (vide Appendice).

Ici, et pour clore notre propos, l'on se contentera de noter et de souligner que la question juive -rangée par d'aucuns dans la catégorie des questions insolubles<sup>71</sup>-, tout en concernant chacun, s'adresse d'abord aux Juifs eux-mêmes, puisqu'elle vise leur «identité» : la façon dont ils la conçoivent et les conséquences aussi bien théoriques que pratiques qu'ils sont susceptibles d'en tirer dans leur vie. Tant il s'avère vrai que le destin des hommes repose réellement entre leurs mains et donc que chaque collectivité, ethnique ou nation, bien qu'elle s'inscrive dans un contexte déterminé, n'en construit pas moins son avenir elle-même.

Jacques BRAFMAN

(Article paru dans *Contradictions* n° 88, 1<sup>er</sup> trimestre 1999)

<sup>69</sup> *Ph.D.* §§ 358 et 270 R. note 2

<sup>70</sup> Hegel, *Esth.* 2. 2. p. 201 et pour Fichte, cf. *Considérations sur la Révolution française* pp. 160-161 (Payot)

<sup>71</sup> Cf. Th. Lessing, *Die Unlösbarkeit der Judenfrage* (1932) in *Flaschenpost* (Darmstadt-Neuwied 1986)

## Appendice

**Le Génocide juif et l'Allemagne**

(Mal et Responsabilité en Histoire)

*Un demi-siècle après, il est décidément difficile (malaisé) de traiter objectivement de l'extermination des Juifs en 1939-1945. L'ouvrage de D. Goldhagen, Les Bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste (Seuil, 1996), en fournit une preuve supplémentaire idoine, en-deçà ou au-delà de ses « mérites » et « démérites » avérés ou éventuels. A l'incroyable « barbarie » : brutalité et cruauté antisémites d'alors, ce dernier ne trouve rien de mieux à opposer qu'une violence anti-allemande, purement rhétorique certes, mais propre à flatter l'anti-germanisme le plus ordinaire ; d'où le succès du livre, y compris et notamment en Allemagne où la « mauvaise conscience » tient lieu de conscience tout court. En critiquant la dénomination d'« Holocauste » et en dénonçant le caractère tautologique de l'argumentation de l'auteur, nous repenserons le « Mal » et rappellerons que les Allemands - " la nation métaphysique par excellence " (Mme de Staël)-, malgré leur écrasante « Responsabilité », ne forment pas les seuls coupables / fautifs de ce « Crime » abominable et odieux : toute histoire-tragédie authentique impliquant une culpabilité partagée (universelle), celle de la victime comprise.*

Il n'est de fait historique hors de son interprétation et donc de sa « désignation » adéquate (juste). En nommant l'élimination des Juifs *Holocauste* ou *Shoah*, on lui confère une connotation religieuse voire sacrée, absolument singulière (unique), incommensurable à toute autre éradication passée. Récusant toute mise en perspective de l'événement, on le rend impensable dans le procès historique. Or c'est bien dans ce dernier que la *solution finale* a vu le jour : force est de l'examiner - expliquer à la lumière de l'Histoire et de la qualifier par le seul nom qui lui convienne, « Génocide », comme le concèdent pertinemment d'aucuns (cf. A. J. Mayer, *La « solution finale » dans l'histoire*) : il s'insère d'ailleurs dans la longue et dramatique liste des massacres perpétrés contre les Juifs mais aussi bien contre d'autres peuples, Tsiganes, Arméniens, Indiens d'Amérique, Noirs d'Afrique, Chrétiens antiques à Rome et peut-être Néanderthaliens ...

A oublier cette « évidence », comme certains sont enclins à le faire, on s'interdirait toute parole sensée sur lui -autant alors se taire-, sans compter avec le vrai déni de justice dont on se rendrait coupable envers les autres victimes, ouvrant ainsi grande la porte à ce qu'il est convenu d'appeler insidieusement la concurrence mémorielle ou victimaire à laquelle nous assistons si fréquemment aujourd'hui. Quant à la notion de « crime contre l'humanité », fabriquée exprès pour lui par le Tribunal de Nuremberg, elle relève davantage du simple artifice juridique que d'un quelconque concept rationnel rigoureux, nul homme ne pouvant nier l'humanité de tous, soi-même inclus, sauf à se contredire totalement soi-même et partant à annuler sa propre proposition.

C'est en vain que l'on chercherait sa spécificité du côté du nombre ou de la méthode employée, car seule celle-ci justifie celui-là et n'est en effet qu'un des effets possibles de l'ère industrielle. Au mieux on concédera, bien que la chose ne soit pas complètement assurée, qu'en ce lieu (Europe centrale) et à ce moment-là (1939 - 1945), les Juifs furent les victimes les plus nombreuses (4, 5 ou 6 M. ?) -absolument ou relativement ?- des génocides historiquement connus (recensés), ce dont les conditions aussi bien matérielles qu'idéologiques de l'époque concernée pourraient précisément rendre compte. Nous laisserons néanmoins aux historiens et aux statisticiens le soin de trancher cette question secondaire. Il suffit de remarquer que, loin d'être une propriété allemande, la haine de l'Autre est une des données permanentes de l'Histoire, une possibilité inscrite au cœur de l'Humanité, envers de son affirmation même. Celle-ci dégénère inmanquablement et rapidement en une exclusion, tant qu'elle ne se comprend pas elle-même comme la négation (refus) d'une négation (rejet), autant dire et de fait presque toujours. Les Juifs eux-mêmes, pas plus que n'importe quel autre peuple, ne sont exempts de cette perversion ; maints passages de la *Bible* et des événements plus récents le confirment.\*

L'absence de toute détermination spécifique de l'extermination juive exclut par principe toute tentative d'analyse « essentialiste » de celle-ci, piège dans lequel sont tombés moult historiens. Accordons en effet, pour commencer, à l'auteur que l'idéologie nazie n'aurait pu faire fonctionner la « machine » meurtrière organisée, sans le concours actif (intentionnel) des Allemands ordinaires. En d'autres termes, ceux-ci (la masse, quasi tous), et non seulement une minorité de nazis, ont participé à la liquidation des Juifs d'Europe, étant acquis à l'antisémitisme avant même l'émergence du nazisme. Comment celui-ci -et cela vaut pour tout régime politique- se serait-il installé, sans une reconnaissance, fût-elle implicite mais partagée, de la majorité de la population ? Que s'ensuit-il finalement ?

\* vide *L'Esprit du Judaïsme* (Hegel et la question juive) in *Contradictions* n° 88 / 1<sup>er</sup> trim. 1999 (Bruxelles)

Que les Allemands ont commis ce qu'ils ont commis parce que c'étaient des Allemands, portant en eux congénitalement la détestation des Juifs, comme ils seraient habités par leur goût de la loi ou de l'ordre, c'est-à-dire parce que l'antisémitisme aurait fait partie de leur essence (nature) -d'après l'hypothèse de Th. Mann : " du caractère allemand *qui est essentiellement antisémite* " (*Le Docteur Faustus XXXVII*)-, au moins depuis Luther et ses violentes imprécations anti-judaïques ?

Qui ne voit cependant le caractère purement tautologique (vide) de cette prétendue explication, puisqu'elle revient à justifier les comportements allemands envers les Juifs –préjugés et exactions- par la nature présumée antisémite des Allemands, c'est-à-dire par eux-mêmes ou circulairement ? Pourtant il est patent que, le rejet de l'Autre n'étant point l'apanage exclusif d'une collectivité, l'antisémitisme qui n'en est somme toute qu'une variante parmi les plus outrées, ne l'est pas davantage. D'autres peuples, les Espagnols et les Russes, s'étaient livrés à des persécutions (expulsion, pogroms) de populations juives, même si c'est à une échelle plus restreinte ; les Polonais, les Ukrainiens et les Français n'ont-ils pas assisté dans l'indifférence, quand ils n'ont pas collaboré directement à l'extermination ?\*\* Les Américains et les Anglais, si prompts à condamner après coup le Génocide, ont-ils bougé le petit doigt pour l'empêcher, alors qu'ils savaient, en avaient les moyens et que certains les en priaient ? (cf. Shmuel Zygielbojm -Bund-, *Lettre d'adieu au Gouvernement polonais en exil*, Londres mai 1943) ?

Pire, les « victimes » elles-mêmes ne sont pas à l'abri de toute « culpabilité » (reproche ou soupçon). Comment interpréter leur surprenante « passivité », maintes fois soulignée, et la politique pour le moins ambiguë ou timorée des instances représentatives juives durant la seconde guerre mondiale -y compris et surtout de celles imposées par les Allemands dans les pays occupés (les *Judenrate*)-, sinon comme une connivence ou « complicité » tacite ou par défaut avec leurs « tortionnaires » ? Le ralliement d'aucuns à la résistance, le tragique soulèvement du Ghetto de Varsovie et la désespérée révolte du camp de Sobibor montrent a contrario qu'un autre choix était possible.

Plus radicalement, l'animosité dont les Juifs furent perpétuellement l'objet au cours de l'Histoire n'a fondamentalement pas d'autre raison que la haine symétrique, liée à l'idéologie de l'*élection*, que les Hébreux ont éprouvée à l'endroit des Autres, ces deux ressentiments s'alimentant l'un l'autre, selon les convaincantes analyses de l'« hérétique » Spinoza dans son *Traité théologico-politique*. L'histoire et la logique ou l'anthropologie et la psychologie vérifient implacablement celles-ci. D'autres « juifs » illustres, Marx et Freud, pour nous limiter à ces deux noms, retrouveront une conclusion semblable et stigmatiseront certains comportements, l'orgueil et le repli sur soi, de leurs « coreligionnaires » de la Diaspora, comme Kant n'avait pas hésité à le faire à propos des " Juifs de Pologne " (*Anthropologie* § 46 n. 14), sans qu'on puisse le taxer de raciste primaire, ainsi que le voudraient des défenseurs zélés, et hautement suspects eux, de la cause israélite.

Pour désagréable voire insupportable qu'elle soit à entendre, cette ultime vérité n'est que le clair et strict corollaire du raisonnement même de l'historien ici visé qui dénonce à juste titre la division de la société allemande en deux camps -les chefs nazis d'un côté, les citoyens communs de l'autre-, sans assumer les conséquences de sa propre prémisse, qui doit s'appliquer dans toutes les circonstances et à toutes les sociétés ou groupes, partant à l'Humanité tout entière, sans aucune exception recevable. Raisonner autrement conduit fatalement à un « scandale » authentique, celui d'une totale ségrégation de l'espèce humaine entre de purs bourreaux volontaires (actifs) et des martyres innocents (passifs), voire entre des *démons* et des *saints*.

Que des philosophes ou d'autres théoriciens, se réclamant ou pas du judaïsme, se laissent parfois aller à soutenir, de façon à peine voilée, une telle absurdité et, tout en lisant sous la phraséologie hitlérienne "l'anostalgiesecrète del'âmeallemande" (E.Lévinas, *Quelques réflexions sur la philosophie del'hitlérisme*), persistent, en dépit du moindre sens, à créditer leur/une nation d'un statut «méta-historique» imaginaire, ne manque pas d'inquiéter fortement sur l'avenir proche -peut-être déjà présent- ou lointain d'un antisémitisme virulent et dévastateur, et ce non uniquement dans le monde arabo-musulman. Et que dire de l'indécente instrumentalisation contemporaine de la souffrance des victimes par les plus importantes organisations juives (cf. N.G. Finkelstein, *L'Industrie de l'Holocauste*), souvent bruyamment relayées, il est vrai, par des institutions non confessionnelles, le mieux intentionnées ?

---

\*\* vide notre étude *La Religion en Pologne*. Du Catholicisme polonais



Conclura-t-on en définitive : tous accusables (condamnables) ou responsables (coupables) ? Assurément. A condition toutefois de préciser, pas au même degré, ni au même motif exactement. Et cela vaut pour les autres, les Juifs en tête bien entendu, comme pour les Allemands en général, dont d'aucuns ont milité en faveur de leur assimilation ou intégration, rejetant explicitement l'idée d'une quelconque exclusion, particulièrement étatique.

"La séparation que l'on reproche aux Juifs se serait plutôt maintenue et aurait pu, à juste titre, être imputée et reprochée comme une faute à l'État qui les aurait exclus." (Hegel, *Ph.D.* § 270 R. n. 2).

Écrites à Berlin, un siècle avant le nazisme, ces lignes du Philosophe s'avèrent aujourd'hui prémonitoires, dans la mesure où elles condamnent par avance toute forme de discrimination et *a fortiori* le génocide, dont on ne saurait dès lors tenir chaque individu allemand pour pareillement fautif, quand bien même chacun porte nécessairement sa part de responsabilité dans le destin collectif de son pays.

Les premières victimes du nouveau régime hitlérien et des camps de concentration ont été d'ailleurs des opposants autochtones au pouvoir fasciste, à commencer par des communistes et des anarchistes, même si elles ont subi un sort / traitement nettement moins cruel que les martyres « raciaux » ultérieurs. A qui fera-t-on du reste croire que tous les Allemands indistinctement furent de sadiques bourreaux ou des tortionnaires nés, soit que "la patrie de la pensée" (Mme de Staël), le sol qui a vu naître et s'épanouir Dürer, Bach, Beethoven, Brahms, Goethe, Kant, Fichte, Hegel, Cantor, Einstein, Planck, Heisenberg etc., a été/est un peuple de « barbares », d'êtres incultes ou, pour le moins, entièrement immoraux ? "L'allemand reste pour moi la langue des penseurs, pas des bourreaux." (I. Kartész in *Le Monde* 11/07/2005)

Pas plus qu'il n'existe de peuple *élu*, il n'y a de peuple *maudit*, deux mirages symétriques dus à une identique vision « fantasmée » ou « manichéenne » de l'Histoire, très voire trop répandue malheureusement de nos jours, y compris dans des cercles supposés instruits mais qui réfléchissent selon des « catégories » dualistes rigides et vulgaires et donc de manière fort peu philosophique. Nul crime, pour horrible qu'il fût, ne sera qualifié de *mal absolu* ou d'*Imprescriptible* (V. Jankélévitch), même si ceux perpétrés hier par "des Allemands" ont terni durablement leur image, en en faisant "un objet de dégoût et un exemple du mal" (Th. Mann, *op. cit.* XLVI).\*\*\*

Sauf à substituer l'antigermanisme à l'antisémitisme, on n'hésitera pas à relativiser, ce qui ne signifie point nier, *La culpabilité allemande* (K. Jaspers) et à noter *La Banalité du mal* (H. Arendt) dans le genre humain, et ce depuis son entrée effective dans l'Histoire, c'est-à-dire de tout temps. Dans le *Livre d'Esther* n'est-il pas déjà question d'un plan d'extermination totale des Juifs de l'empire perse et dans une *Lettre à Alexandre*, le Philosophe grec Aristote n'aurait-il pas exhorté ce dernier, son disciple, Bref on l'inscrira ultimement dans le « Théâtre » ou la Tragédie de l'Histoire (Humanité) universelle, comme l'a fait récemment, gravement et magnifiquement, J. Littell dans son roman, *Les Bienveillantes*. Et en celle-ci le « Bien » et le « Mal » cohabitent voire s'entremêlent ou participent l'un de l'autre. Sans l'infamie des camps de la mort, le moderne État d'Israël n'eût pas vu le jour en mai 1948.

Toute autre attitude, pardonnaible chez les survivants du Génocide ou chez les descendants ordinaires des victimes, devient inacceptable, surtout chez un historien-sociologue, fût-il lui-même le fils d'un rescapé juif allemand, comme c'est le cas de D. Goldhagen et de bien d'autres intellectuels aux origines, au passé et aux convictions ou thèses similaires, faute d'avoir pu / su se déprendre de leur ancrage ou enracinement tant ethnique, social que culturel, idéologique, moral et religieux, soit faute d'avoir médité librement ou suffisamment, comme il siérait pourtant à un « savant » digne de ce nom, par opposition à un simple essayiste ou un idéologue de circonstance.

En matière de politique l'aveuglement ou le parti pris ne sont pas réservés exclusivement au sens commun et il ne suffit pas de penser pour y échapper, encore faut-il « concevoir », id est penser conséquemment et/ou totalement, ce qui, tout en étant *de droit* à la portée de chacun (tout individu un tant soit peu cultivé), n'est *en fait* que l'œuvre de quelques-uns, de ceux qui assument pleinement / vraiment la tâche de la Pensée. Or cette dernière se confondant avec le projet de la Philosophie (Science), il appartient aux Philosophes d'appréhender l'horreur (contingence) ainsi que l'ambivalence et la pesanteur (nécessité) du Mal, en même temps que la complexité (difficulté) de son imputation ou de la Responsabilité humaine. Et c'est ce que les plus authentiques d'entre eux n'ont pas manqué de faire.

---

\*\*\* vide notre étude *De l'Allemagne ou l'Europe des Philosophes* (Fichte et Hegel)